

Les combats d'Artois ont laissé une trace indélébile dans le paysage de nos régions. Les cimetières qui jalonnent les rues et les champs montrent la dureté de ces sanglantes batailles qui firent des dizaines de milliers de morts.

Notre région, territoire de passage entre les états du nord et les pays latins, entre l'Angleterre et le monde germanique, a toujours été une zone conflictuelle. De grandes batailles s'y sont déroulées ; elles ont façonné l'histoire de France : Bouvines, Azincourt, Crécy... Certaines furent des désastres militaires mais aucune n'a provoqué le traumatisme de la Grande Guerre, l'anéantissement de centaines de milliers d'hectares, la disparition de toute mémoire patrimoniale dans des centaines de villes et de villages...

Devant ce paysage dévasté, les hommes de la région auront toujours à cœur de maintenir le souvenir. Les mémoriaux nationaux polonais, tchécoslovaque, indien, portugais... les grandes nécropoles nationales La Targette, Notre-Dame de Lorette, les plus petites Maroeuil, Barly, Saint-Pol sur Ternoise, les mémoriaux britanniques feront l'objet de grandes cérémonies d'inauguration. Régulièrement des manifestations sont organisées pour commémorer le sacrifice des soldats qui sont morts sur la terre d'Artois.

Mais seule à Notre-Dame de Lorette, sera instituée une garde d'honneur du cimetière permettant ainsi au souvenir de passer les générations. Car les combats de Notre-Dame de Lorette furent parmi les plus violents. Trois batailles s'y déroulèrent de décembre 1914 à octobre 1915 pour finalement reprendre le plateau.

La première partie de cette exposition comprend une étude de la situation avant les grandes batailles de 1915 : situation militaire, économique, sociale. La seconde partie évoque les combats de l'année 1915, violents au printemps et à l'automne, ainsi que la vie dans les tranchées durant l'été. Enfin une dernière partie reprend les grands thèmes de Pierre Nora, de son œuvre les *Lieux de mémoire* : les symboles d'une République en guerre, les visages d'une nation armée et un rappel des différentes France rassemblées dans l'Union sacrée.



Lens mit Lorettehöhe

Aquarelle de Max Gehlsen



Uniforme du soldat allemand en 1914



Uniforme du soldat français en 1914



Uniforme du soldat français en 1915

L'armée allemande est, en 1914, la première armée mondiale par le nombre de combattants, par la qualité de son organisation et de son artillerie qui s'appuie sur une industrie puissante. C'est une armée de conscription comptant 4,4 millions de soldats.

Le plan Schlieffen, élaboré au début du XX^e siècle par le général du même nom et adopté avant la guerre par l'état-major allemand, prévoyait de neutraliser rapidement l'armée française en l'encerclant par le nord et l'est, après avoir violé la neutralité du territoire belge. Il pariait aussi sur une mobilisation lente des armées russes qui permettrait de concentrer les forces de l'armée allemande sur le front ouest au début de la guerre et d'y obtenir une victoire rapide, avant de faire plier la Russie à l'est.

Les soldats allemands ont un équipement plus adapté à la situation que les Français, avec leur uniforme couleur feldgrau (vert-de-gris), leurs bottes en cuir et leur casque. Dans chaque armée, il faut compter aussi avec un lourd paquetage de 15 à 20 kg (gourde, outils de creusement, couverture, gamelle, couverts, ration de survie, munitions). Le soldat allemand porte le fusil Mauser modèle 1889, avec un chargeur de cinq cartouches. C'est une arme précise et plus fiable que le fusil Lebel dont est dotée l'armée française en 1914.

L'armée française engagée dans la guerre le 3 août 1914, est une armée de conscription. En 1913, la loi des trois ans augmentant la durée du service militaire était entrée en vigueur.

En août 1914, 3,8 millions d'hommes sont mobilisés, dont 2,7 millions de combattants. C'est donc une armée de masse, mais dont les contingents sont mal instruits, mal encadrés et à l'équipement insuffisant. L'artillerie lourde française apparaît en effet comme très inférieure à l'artillerie allemande au début du conflit.

Au début de la guerre, l'uniforme du soldat français est inadapté et totalement dépassé avec son pantalon rouge trop visible pour l'armée ennemie et son képi qui le rend vulnérable en cas de blessures à la tête.

A la fin de l'année 1914, cet uniforme est progressivement remplacé par l'équipement « bleu horizon ».

Le chef d'état-major nommé par le gouvernement, le général Joseph Joffre, concentre des pouvoirs importants. Sa stratégie militaire repose sur l'idée d'offensives massives, menées principalement en Lorraine, et d'une guerre courte.



Uniforme soldat anglais en 1914

L'armée britannique, principal allié de la France, très différente des précédentes, aligne des effectifs beaucoup plus réduits (250 000 soldats en 1914) puisés dans tout l'empire britannique (en particulier pour les troupes combattant en Europe : Canada, Nouvelle-Zélande, Inde, Australie). Il s'agit principalement d'une armée de métier, encadrée par des officiers issus de l'élite sociale et renforcée par des réservistes.



Carte amplifiée de l'évolution du front en Artois au cours de l'année 1915

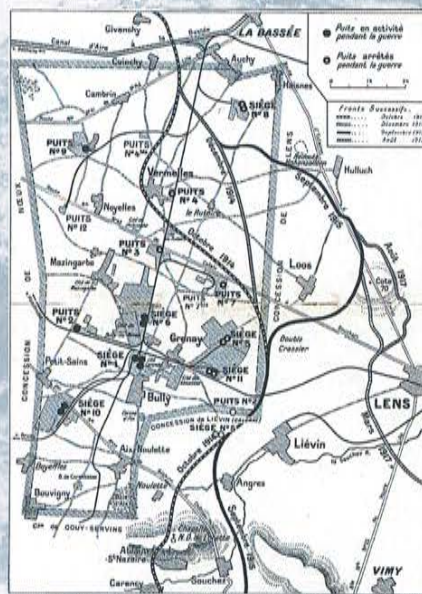


La stratégie allemande, appliquée dès les premiers jours de la guerre, se heurte d'abord à la résistance inattendue de l'armée belge puis à la contre-offensive française.

L'armée allemande se rapproche de Paris, mais est stoppée par les Français aidés par les Britanniques, lors de la bataille de la Marne, du 5 au 13 septembre 1914, pour laquelle tous les moyens logistiques ont été mobilisés, y compris les taxis parisiens pour l'acheminement des troupes. Pour tenter d'obtenir la victoire décisive, les armées allemandes et franco-britanniques s'engagent ensuite dans une « course à la mer », dont les combats se déroulent en partie dans le Nord-Pas de Calais.

Il s'agit de déborder et de tenter d'encercler l'armée ennemie par son aile située la plus au nord. Malgré le déplacement d'énormes unités militaires pendant plusieurs semaines jusqu'à la fin du mois d'octobre 1914, des combats acharnés, notamment autour d'Arras, avec des pertes humaines considérables, aucun des belligérants dans cette guerre d'une forme nouvelle ne parvient à remporter la victoire décisive.

Finalement, les deux armées se font face le long d'une ligne de 700 km, de la Suisse à la mer du Nord. Dès l'automne 1914, après la première phase du conflit, l'illusion d'une guerre courte s'achève.



Carte de la localisation du front entre octobre 1914 et août 1917, des compagnies minières de Lens et Liévin

Bien que la mémoire collective ait surtout retenu les grandes batailles de Verdun et de la Somme, de grandes offensives se sont déroulées sur les terres de l'Artois dans la première partie du conflit et dans sa phase finale.

Topographie du plateau de Lorette

Le plateau de Lorette a joué un rôle crucial, car en raison de sa position géographique, c'est un observatoire privilégié pour les troupes installées sur ses flancs. Ce secteur de l'extrémité est des collines d'Artois domine la plaine de Lens et permet de contrôler visuellement les environs jusqu'à 50 kilomètres aux alentours par temps clair : du bassin minier, à Lille et aux monts de Flandre au nord, jusqu'au bois de Givenchy-en-Gohelle, à la crête de Vimy et à la route d'Arras au sud-est.

Le plateau de Lorette s'élève à 165 mètres d'altitude sur un sol de craie blanche. Ce terrain argileux est propice à l'accumulation de boue par temps humide. Le versant situé au sud-est du plateau s'abaisse doucement vers Arras, tandis que le versant opposé est découpé en éperons aux pentes escarpées.



Carte des positions « Lorette, une bataille de 12 mois »



Vue cavalière de la colline de Lorette et des alentours - Illustration 27 mai 1914

La colline de Lorette avant la guerre

Les villages de Souchez, Ablain-Saint-Nazaire, Carency, Aix-Noulette, situés dans les vallées de ce secteur convoité, au bord des cours d'eau du Carency, du Saint-Nazaire et de la Souchez, ont été dévastés par les batailles de 1914-1915. Ces communes, aux nombreux espaces boisés, à la fois rurales et ouvrières, vivaient de l'activité agricole et comptaient aussi une population d'ouvriers employés aux mines de Lens ou Liévin.

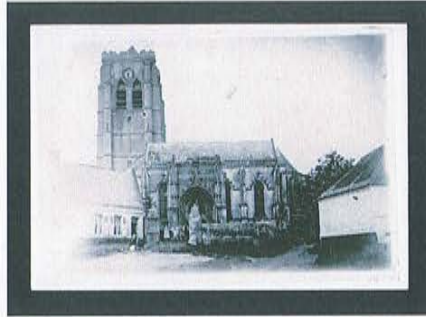
Avant la guerre, la colline Notre-Dame de Lorette, située dans la commune d'Ablain-Saint-Nazaire, était déjà le lieu d'un important pèlerinage. Une chapelle avait été édifiée au début du XVIII^e siècle par Florent Guilbert, peintre originaire d'Ablain-Saint-Nazaire. Revenu miraculeusement guéri après un pèlerinage au sanctuaire de Loreto (Italie), il fit bâtir un lieu voué au culte de Notre-Dame de Lorette. La chapelle fut détruite pendant la Révolution française et reconstruite en 1815. La coutume en place fut dès lors établie de célébrer chaque année, le 8 septembre, une cérémonie religieuse à Lorette. La chapelle est détruite pendant les combats de novembre 1914 et reconstruite provisoirement à la fin de la guerre. Ses fondations sont redécouvertes lors de la construction de l'Anneau de la Mémoire.



Notre-Dame de Lorette le village d'Ablain-Saint-Nazaire avant la guerre.



Ablain-Saint-Nazaire la chapelle de Notre-Dame de Lorette, souvenir du pèlerinage et de la neuvaïne.



L'église d'Ablain-Saint-Nazaire avant la guerre.

A Ablain-Saint-Nazaire, les ruines de l'ancienne église sont les seuls vestiges d'avant 1914. Le choix fut fait de les conserver comme témoignage des horreurs de la guerre. Ce chef d'œuvre du gothique flamboyant construit au XVI^e siècle avait été classé monument historique en 1908.



Ablain-Saint-Nazaire avant la guerre, mairie et école.

L'armée française dans le secteur

Les troupes françaises engagées dans les batailles d'Artois sont regroupées essentiellement dans la 10^e armée, commandée par le général de Maud'huy, d'octobre 1914 à avril 1915, puis par le général d'Urbal, à partir d'avril 1915. Les 21^eme Corps d'Armée (commandé par le général Maistre) et 33^eme Corps d'Armée (commandé par le général Pétain) épaulés par les 9^e, 10^e et 20^e Corps d'Armée composent cette 10^e Armée, regroupant 15 divisions d'infanterie au total. Un corps d'armée en 1914 aligne un effectif de 40 000 hommes. Les soldats du 21^eme Corps d'Armée arrivent des Vosges, de la Haute-Marne et de la Haute-Saône, ceux du 33^e Corps d'Armée, comprenant les 55^e, 70^e et 77^e divisions (celles du général Barbot), viennent des Alpes (77^e division), de l'Est de la France et de la région parisienne.

D'autres troupes viennent grossir les rangs des combattants en Artois, comme la Division marocaine, division d'infanterie de l'Armée d'Afrique, composée de légionnaires, de tirailleurs d'Afrique du Nord, de zouaves (soldats d'infanterie d'origine kabyle). En septembre 1915, lors de la bataille de Loos (3^e bataille d'Artois), la 10^e Armée est soutenue par la 1^e Armée anglaise du général Haig.



Portrait du général de Maud'huy paru dans *l'Illustration*.



Troupes marocaines à l'arrière du front, près d'Arras.

Commencée le 1^{er} août 1914, la guerre a d'abord été une guerre de mouvement. Le 4 octobre 1914, les Allemands occupent définitivement Lens et dans la nuit les Bavarois s'emparent de Notre-Dame de Lorette.

Depuis près de 50 jours, la ligne de front s'est stabilisée. Dans cet hiver quatorze, particulièrement rigoureux, les tranchées mal aménagées, les escarmouches incessantes de la fin du mois de novembre, épuisent les soldats. Le général Fayolle écrit sur son journal qu'il tiendra durant toute la guerre : « 21 octobre, (...) je m'ennuie à ne rien faire et me désole de ne pouvoir rien faire... Hier je suis arrivé au moment où finissait la revue, près de Gouy-en-Gohelle, au cours de laquelle le général de Maudhuy a décoré de la médaille militaire le drapeau des chasseurs... journée d'entrée d'hiver... le moral de quelque officiers faiblit. Je crois que l'inactivité et aussi la dureté de leur existence les dépriment. Je n'ai plus qu'une demi confiance dans mon infanterie mais mon artillerie reste de premier ordre ». Fayolle, *Cahiers Secrets de la Grande Guerre*.

Joffre et Foch décident de reprendre l'initiative sur le front, afin d'empêcher le transfert de troupes allemandes vers l'est. Mais ce projet suscite des réserves jusqu'à un haut niveau de la hiérarchie. Le général Fayolle le qualifiera de : « projet (...) stupide, insensé ». Le front de l'attaque s'étend de Saint-Laurent Blangy jusqu'à la colline de Notre-Dame de Lorette. Elle doit chercher à prendre les hauteurs de Notre-Dame de Lorette et de Vimy avant de déboucher dans la plaine de Lens.

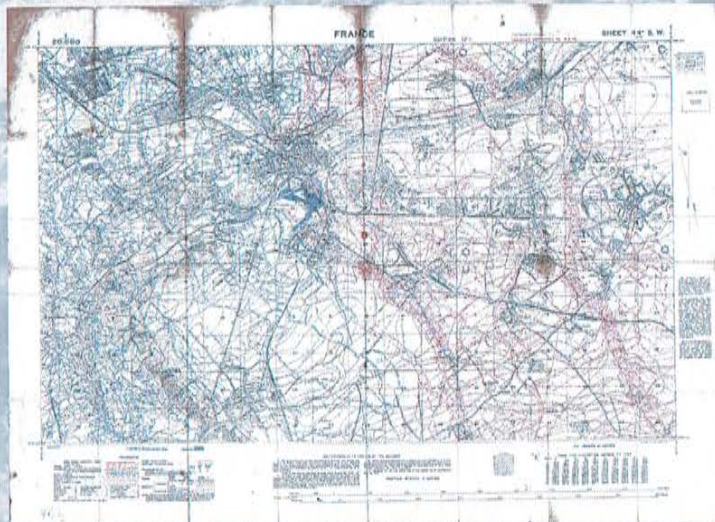
L'offensive de la mi-décembre 1914 est qualifiée de première bataille d'Artois, bien que sa durée et son intensité soient sans commune mesure avec les combats d'octobre 1914 autour d'Arras.



Soldats allemands sur la Grand Place de Lens au début de la guerre



Maison occupée par des officiers allemands rue Carnot à Lens



La guerre de position ; le réseau des tranchées autour de Lens (carte de l'armée britannique, 1918)

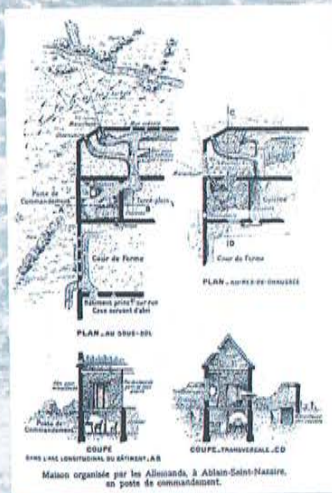
La préparation d'artillerie paraît spectaculaire pour les civils du bassin minier comme le note Hélène Carré dans son journal à la date du 17 décembre : « La journée est encore plus mouvementée qu'hier. La canonnade n'a pas cessé, on voyait les obus éclater de tous côtés, si bien que je n'ai pu aller à Liévin. Le soir nous avons un peu plus de calme. Un coup de fusil de temps en temps. Nos voisins partent au feu. Les remplaçants seront-ils aussi raisonnables?... Nous avons vu quelques avions il en est passé un français et tous les Allemands qui étaient dans la rue se sont cachés bien vite et n'importe où.»

En fait la préparation dure moins de deux heures et se révèle inefficace ; le constatant, le général Pétain refuse d'engager immédiatement ses hommes. Hélène Carré écrit à la date du 18 « cela augmente de jour en jour, nous entendons une canonnade ininterrompue du côté du n°16. De la fenêtre d'en haut, nous voyons les obus éclater aussi sur les collines ; une balle française est arrivée dans la cuisine à six heures du matin (...). » Cahiers d'occupation, Hélène Carré, Gauheria n°6, 1985. L'offensive ne dure que deux jours et se révèle un échec cinglant.

Dans les villages artésiens, la population a pour une partie pris la route de l'exode pendant l'épisode des combats de la « course à la mer » d'octobre 1914. Les habitants restés sur place, femmes, vieillards et enfants, sont évacués par les Allemands en janvier 1915. Le secteur se transforme alors en champ de bataille. Les troupes allemandes, mises en échec à Arras par l'armée du général Barbot, occupent la colline de Lorette et les villages environnants. Ils mettent en place un important système défensif : réseaux de barbelés, abris souterrains, nids à mitrailleuses, lignes de tranchées creusées profondément.



1. Vue prise de Carency. - 2. L'artillerie allemande bombarde nos batteries de Carency. - 3. Pièce de 155 long. - 4. Pièces de 75 sous abri.



Le système défensif allemand à Ablain-Saint-Nazaire



Barricade Allemandes à Ablain-Saint-Nazaire



Guerre de 1914-1918 un épisode de l'assaut du 15 avril sur l'éperon sud-est de Notre-Dame de Lorette

Durant l'hiver 1914, les Allemands entreprennent de renforcer leurs positions. Après avoir échoué dans leur offensive de fin janvier, le 15 mars, ils reculent devant le 158^e régiment d'infanterie qui s'empare du grand éperon à Notre-Dame de Lorette.

Mais le chef de bataillon Dupont qui mena l'attaque victorieuse est tué le lendemain. Un mois plus tard, un nouvel assaut est mené sur l'éperon sud est.



Des sapeurs français devant l'entrée d'un sous-sol que les précédents occupants avaient aménagée en poste de commandement à Carency.

Pour l'état-major français, l'objectif de la grande offensive du printemps est la prise de la crête de Vimy au moyen d'une triple attaque.

L'action est préparée plus rigoureusement qu'en décembre 1914 car l'aviation a permis de démontrer l'importance du système fortifié allemand.

L'artillerie bombarde pendant six jours à partir du 3 mai.



Abris allemand de la tranchée de Blanche-Voye, qui coupe un des éperons du plateau de Lorette.



Monument en hommage aux combattants de la division marocaine morts au combat à Givency-en-Gohelle.

Deux cent mille combattants français s'élancent hors des tranchées le 9 mai. Le 33^e corps d'armée effectue une percée fulgurante sur le plateau de Vimy notamment le deuxième régiment de marche du premier régiment étranger, plus connu sous le nom de « division marocaine ». Celle-ci s'empare des Ouvrages blancs avant d'atteindre la cote 140 soit une progression prodigieuse de trois kilomètres en moins de deux heures mais une mauvaise organisation les contraint à se replier partiellement. Au cours de la première journée, l'armée française a fait 1500 prisonniers mais les troupes impériales se sont rapidement ressaisies. Pour magnifier l'importance de la victoire des poilus, la presse publiera de nombreuses photographies des fortifications allemandes. Certaines photographies seront ensuite transformées en carte postales.



Monument érigé à la gloire de la division Barbot près du cimetière de Souchez en 1937.

Le 10 mai, le général Barbot, blessé devant Souchez par un éclat d'obus, meurt à l'ambulance de Villers-Châtel.

Le colonel Stirn, nommé général à titre temporaire, sera tué à son tour le 12 mai à Berthonval.

Ce jour-là, deux bataillons de chasseurs qui étaient partis le 9 mai à l'assaut sur le plateau de Notre-Dame de Lorette s'emparent des ruines de la chapelle.



Les dernières maisons d'Ablain-Saint-Nazaire sur la route qui conduit à la sucrerie de Souchez.

L'été sur le front d'Artois est beaucoup plus calme. Accalmie toute relative quand on pense que pour les seules communes de Souchez, Ablain-Saint-Nazaire et Neuville-Saint-Vaast, en juillet et août, plus de 2000 soldats français perdent la vie.

Les conditions de survie dans les tranchées restent difficiles ; les offensives de printemps ont achevé d'épuiser des corps bien affaiblis après un hiver 1914-1915 très rigoureux. C'est un premier été que les soldats vont passer dans les tranchées. Nul ne sait quand cette guerre commencée il y a un an s'achèvera. La plupart des poilus n'ont pas encore eu de permission et la famille manque cruellement : le courrier est toujours accueilli avec impatience et les colis partagés avec les amis. Le partage est un exemple parmi d'autre de la sociabilité militaire : autour de chaque poilu se greffe un petit groupe d'amis unis par des liens de fraternité intense et que les historiens appellent groupe primaire.



1. Loos, quartier de l'église - 2. tranchée de première ligne au sud de Loos - 3. Région de Loos, tranchée de l'entente cordiale.

Dans les tranchées, la boue de l'hiver a disparu avec la sécheresse du mois de mai. Mais les poux, les rats, la vermine demeurent et la chaleur associée à la putréfaction des cadavres d'hommes et de bêtes rend l'odeur insoutenable.

Les mouches se posent sur tout, la nourriture, les cadavres, les hommes... qui doivent se promener avec un mouchoir imbibé de camphre pour respirer.



Dessins de Karl König

Le soldat allemand Karl König était âgé de 21 ans en 1915. Il était originaire de la ville de Köthen, située à l'est de l'Allemagne.

Il a combattu près de Lens et a dessiné ses camarades dans les tranchées. Ses dessins sont empreints de mélancolie et de nostalgie du pays natal.

Gravement blessé le 16 juin 1915 à Notre-Dame de Lorette, Karl König est mort à Douai quelques jours plus tard.

Il est enterré au cimetière allemand de Neuville-Saint-Vaast. Ses dessins ont été remis à sa famille.





François Faber lors du Paris-Roubaix en 1913 qu'il remporte.

Quand abîmés par les obus, les corps ne sont pas retrouvés, le poilu devient alors un disparu ; mort anonyme dans la terre d'Artois. Il en est ainsi de François Faber vainqueur du Tour de France 1909 et qui disparaît lors de l'offensive de mai 1915 dans l'attaque des Ouvrages blancs.

Avec lui, cinquante coureurs du Tour, de toutes nationalités, perdront la vie durant la Grande Guerre.



Plaque commémorative en hommage à François Faber dans la basilique de Notre-Dame de Lorette.

Si les tranchées allemandes grandement fortifiées durant l'hiver offrent des conditions de vie moins insupportables, l'équipement des tranchées françaises demeure sommaire. Certes les soldats sont le plus souvent des paysans, habitués à la vie rude en plein air mais c'est sans compter le bruit de la mitraille, la peur et l'ennui abrutissant. L'hygiène régresse, comment en serait-il autrement quand des témoignages relatent que des soldats restent parfois quinze jours sans pouvoir ne serait-ce que se laver les mains ?



Lens, angle de la rue Diderot et de la rue de Lille en 1915

À quelques kilomètres de la zone de front, se trouve le pays occupé. Lens vit à l'heure allemande. Hélène Carré relate que le 1^{er} juillet la circulation dans les rues après sept heures du soir est interdite.

Un mois plus tard, elle écrit : « vendredi 6 août le commandant de Lens a fait sonner à l'église hier, parce que Varsovie s'est rendue aux Allemands (...). Par la même occasion, il y a eu concert le soir. »



Lens, la Grand Place en 1915



L'Excelsior 13 octobre 1915.

Les objectifs stratégiques du commandant en chef des opérations Joseph Joffre sont très optimistes : quelques jours suffiront pour permettre à la cavalerie de filer jusqu'à Mons, soit une percée de près de 80 km ! Quant au général Haig, il qualifie sa future offensive de Big Push (grande poussée).

Sur un front de 10 km allant du canal de La Bassée à Loos-en-Gohelle, il aligne six divisions soit 60 000 fantassins donnant à l'armée britannique une supériorité numérique de sept contre un face à l'armée allemande.

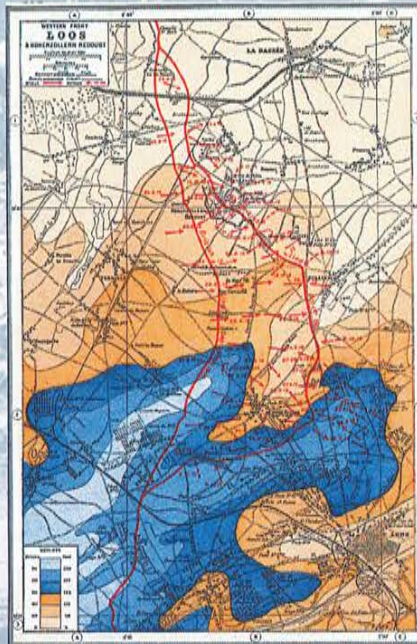


L'Excelsior 24 novembre 1915.

Les bombardements commencent le 15 septembre. Ils montent graduellement en puissance avant un déchaînement le 25 septembre au moment de l'attaque britannique sur Loos.

Sur ce secteur, le bombardement long et méthodique avait compris l'usage de gaz de chlore (c'est à Loos que pour la première fois les alliés utilisent les gaz asphyxiants).

Le village de Loos-en-Gohelle est pris deux heures après le début des combats. Dans la foulée, les Tommies, soldats anglais, prennent la côte 70. Malheureusement, la progression doit être stoppée faute de munitions.



Carte de la bataille de Loos-en-Gohelle.

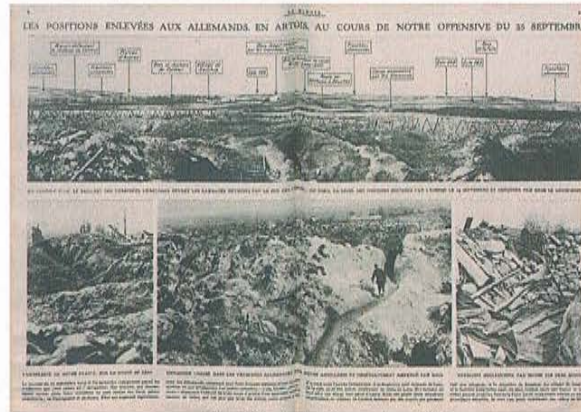
Une figure héroïque voit le jour à cette occasion, celle d'Emilienne Moreau qui aide l'avancée des Anglais puis participe aux soins des blessés.

La bataille de Loos entraîne plus de 20 000 morts britanniques dont le fils de l'écrivain Rudyard Kipling et le frère aîné de la reine mère Elisabeth.

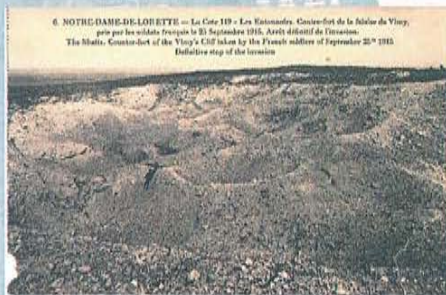


L'HÉROÏNE DE LOOS, EMILIENNE MOREAU, ÉCRIVANT SES MÉMOIRES

L'héroïne de Loos, Emilienne Moreau, écrivant ses mémoires. Journal *Le Miroir* du 12 décembre 1915.



Journal Le Miroir du 12 octobre 1915



La côte 119 – les entonnoirs.

Jour pour jour, heure pour heure avec l'offensive en Champagne, l'infanterie française se rue hors des tranchées. Mais malgré les obus, des lignes de barbelés restent en place.

Pire, les bombardements les ont transformés en un amas inextricable. La brume persistante et la pluie qui tombe depuis le 23 septembre n'ont pas permis de voir l'insuffisance des bombardements. Le sol gorgé d'eau entrave l'action des fantassins.



Le Miroir – 24 octobre 1915.

Le 33^e corps d'armée s'empare du château du Carieul le 25 septembre, mais sur les autres secteurs, la percée est limitée. Le 26, Souchez en ruines redevient français. Trois jours plus tard, l'attaque est suspendue; elle reprendra le 11 octobre devant la côte 140, avant de cesser définitivement en raison de la pluie.

En trois semaines 1,7 millions d'obus ont été lancés par les Français et 18 000 soldats français ont été tués. Le bilan de l'offensive est limité avec une progression maximale de seulement 2 km.



Carte envoyée par un soldat français à sa fille.

28 septembre « Les Allemands ont mis leurs blessés dans l'église de Lens. Ils emmènent leurs morts par tombereau pour les enterrer dans des tranchées faites dans le cimetière »
29 septembre « il commence à faire bien froid, nous songeons à mettre un poêle à la cave. »

Samedi 8 octobre « la bataille a duré toute la nuit. Depuis ce matin, on voit passer des soldats portant des morts sur des civières, c'est affreux ! »

Dimanche 9 octobre « les Allemands n'ont pas encore fini d'enterrer des hommes tombés à l'attaque d'avant-hier »

Hélène Carré, Cahiers d'Occupation, Guinherlia n°6, 1985



« Nous étions au fond de l'Afrique embellissant nos trois couleurs, et sous un soleil magnifique, retentissait ce chant vainqueur : En avant ! En avant ! C'est nous les Marocains qui venons de bien loin. Nous v'nons d'la colonie, pour défen'le pays. Nous avons abandonné nos parents nos aimées, et nous avons au cœur, une invincible ardeur, car nous voulons porter haut et fier ce beau drapeau de notre France entière : Et si quelqu'un venait à y toucher, nous serions là pour mourir à ses pieds. Roulez tambour, à nos amours, pour la Patrie, pour la Patrie mourir bien loin, c'est nous les Marocains ! ».

C'est en chantant cette marche écrite en 1915 que les soldats de la division marocaine se sont élancés à l'assaut de la colline de Notre-Dame de Lorette.



Nouba marocaine

Dans cet hymne, les soldats annoncent leur acceptation de mourir pour le drapeau ; celui des trois couleurs de la République bien sûr. Mais aussi celui du régiment. Car si les bataillons de chasseurs ou groupes de chasseurs, les 17^e, 42^e, 44^e, 57^e, 60^e et 61^e bataillons de chasseurs à pied et le 114^e bataillon de Chasseurs Alpains des divisions commandées par Fayolle et Barbot ne disposent pas de leur propre drapeau, à noter il n'existe qu'un seul drapeau pour tous les Bataillons de Chasseurs à Pied, et Bataillons de Chasseurs Alpains, lequel passe d'un bataillon à un autre durant la campagne 1914-1918. Les autres régiments montent à l'assaut avec leur drapeau aux couleurs tricolores où sont cousues en lettres d'or le nom des batailles les plus mémorables auxquels le régiment a participé. 19 des 120 premiers régiments d'infanterie comportent l'inscription Artois sur leur drapeau.



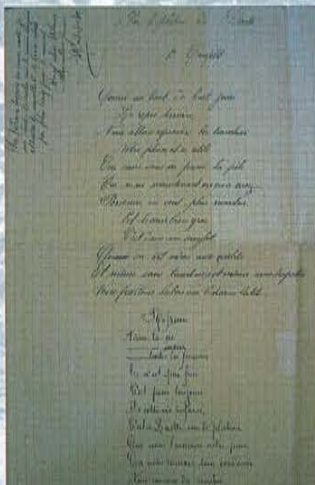
Une section de tête arrive, à la liaisonnette, sur la route de Estienne, vers le Calaret Rouge, au Sud de Souchet ; le terrain, sans l'ancien du glacié, paraît vide d'Allemands, mais les hommes se préparent à boquer à la saute de la petite de Carency, sur leur gauche.

PENDANT L'ACTION, DANS LE SECTEUR NEUVILLE-SUCHEZ
Photographies prises par des combattants.



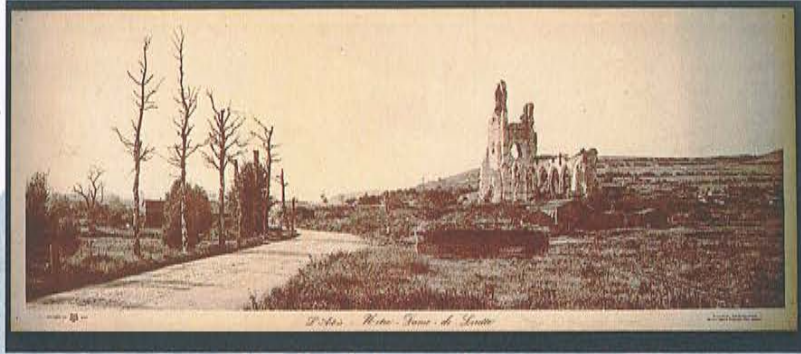
Bien d'autres traditions sont les symboles de la République en guerre. Ainsi en t-il des devises des régiments. Voici un florilège de devises pour des régiments ayant combattus en Artois : le 17e bataillon de chasseurs à pied : « Il n'y a pas de dernier effort », le 226e RI « je pique », le 61e bataillon de chasseurs à pied : « En voulez-vous des kilomètres, en voilà ! En voulez-vous des kilomètres, en voilà ! », le 57e bataillon de chasseurs à pied : « Cré nom de nom, nous voilà bien partis, et je ne sais pas ce qui nous arrêtera ! ». Pittoresque, ces devises incarnent l'esprit de corps nécessaire à un engagement déterminé.

Les orchestres, essentiellement composés de cuivres, de chaque régiment, ont des missions militaires (sonner les rassemblements, jouer aux enterrements...). Mais ils sont aussi mobilisés pour combler le silence angoissant. Ils donnent deux, trois, quatre concerts par jour, jouent pour les blessés, la population civile et les officiers.



Si la marche des Marocains demeure un hymne patriotique, la chanson de Lorette reprise quelques mois plus tard sous le nom de chanson de Craonne, est la Marseillaise des pacifistes.

Une nation s'incarne dans un territoire, dans un espace. Pour la défendre, les poilus vont se battre dans la boue de l'hiver 14, sous la torpeur de l'été 15 pour reprendre la colline de Notre-Dame de Lorette. Les provinces envahies sont regagnées petit à petit, parfois dans des percées héroïques de plusieurs kilomètres, ainsi la division marocaine en mai 1915. Mais le plus souvent c'est un lent grappillage : « Je leur ai repris la longueur de mon corps. » dit un poilu du 159e RI expirant dans les bras de son aumônier l'abbé Pierre Lefebvre le 9 mai 1915 à deux mètres du talus où il venait de s'élançer pour prendre la colline d'assaut.



Mais le paysage n'appartient pas qu'aux arpenteurs. Il entre aussi dans le domaine des sens : le regard sur l'horizon, l'odeur des blés mûrs, le toucher d'une mousse moelleuse. En temps de guerre, le paysage s'arme comme la nation : les yeux se fixent sur une colline, la colline, les oreilles n'entendent plus que le bruit des bombes et l'on ne caresse plus la mousse mais la crosse de son Lebel.



13 NOTRE-DAME-DE-LORETTE — Glorification des Morts, La foule suivant le cortège officiel, gravit le plateau
Glorification of soldiers fallen people following the official procession climbs up to the up land.

Les nations prennent corps dans une langue que des écrivains-soldats vont transformer en arme redoutable, mots brandis pour la guerre ou proclamés pour la fraternité. Ernst Jünger, officier allemand, relate dans *Orages d'acier*, les batailles de 1915 à Monchy-au-Bois. Sa description de l'ardeur au combat reste sans haine pour l'adversaire qu'il respecte. Blaise Cendrars, citoyen suisse engagé dans la Légion étrangère, participe à l'héroïque percée du 9 mai 1915. Il en relatera le souvenir dans la *Main coupée* : « Nous, une poignée d'hommes, nous avons bien percé, nous. »



Inauguration du monument aux morts de Lens 24 mai 1925

Quant à Henri Barbusse il n'aura de cesse de dénoncer la guerre « L'homme se souleva, s'abattit, mais se souleva encore. Il était blessé sous sa cuirasse immonde, et tachait le sol, (...) son ceil élargi contempla par terre tout le sang qu'il avait donné pour la guérison du monde » *Le feu*, Barbusse



la foule route de Lille pour l'inauguration du Monument aux Morts de Lens

La gloire littéraire de quelques-uns renvoie à la gloire pro patria mori de tous. Car la patrie conçue comme un corps mystique peut exiger de ses membres le sacrifice suprême. En fait de quoi, elle suscite aux survivants la vénération du héros. Morts illustres ou morts obscurs, tous ont droit à un même traitement.



Photo de la tombe du Général Barbot dans le cimetière de Notre-Dame de Lorette surmontée d'une croix formée de douilles d'obus déposée par ses soldats

A Notre-Dame de Lorette, le général Barbot repose au milieu de ses soldats, fraternel dans la mort comme il fut paternel dans la lutte. Tous ont droit à un discours, à des drapeaux, à des larmes et désormais tous même ceux morts anonymes ont droit à un monument au centre du village. La nation en arme est, pendant la guerre, une nation en larmes.

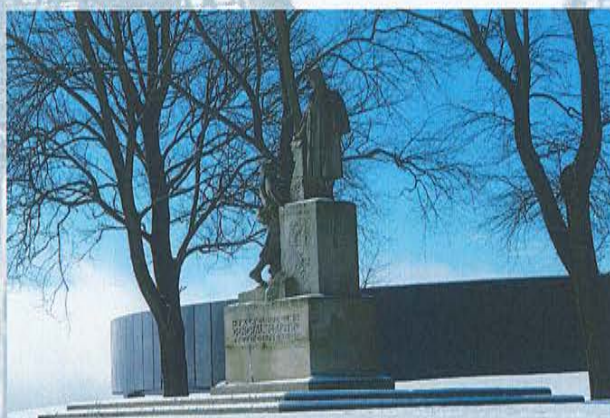
A noter *Le Livre d'or des morts pour la France*, conçu en 1919 par le ministère des Pensions, constitue un monument de papier, miroir de ceux de pierre, érigés dans chaque commune, ou presque, du territoire français. Cette entreprise visait en effet à constituer un ouvrage de prestige, fort de quinze volumes, édité en vingt exemplaires seulement, dont un déposé au Panthéon.



Aumônier et soldat
à Notre-Dame de Lorette en 1915

L'idée nationale n'empêche pas les fractures, et à la veille de la guerre, la France est divisée entre nostalgiques de l'ancien régime et républicains, entre masses populaires et bourgeoisie, entre catholiques et anticléricaux. La guerre va provoquer une union sacrée qui aura des conséquences durables au-delà du conflit.

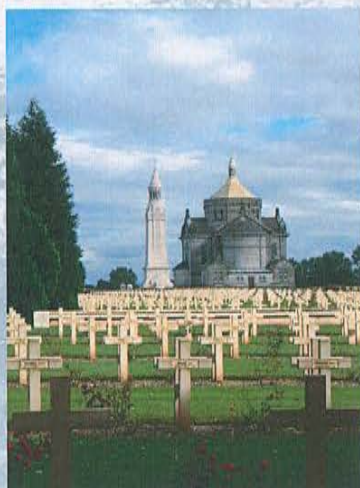
Un grand nombre de clercs sont engagés comme aumôniers ou brancardiers, mais d'autres portent les armes. Beaucoup paient de leur vie cet engagement : 33 prêtres et 35 séminaristes du diocèse d'Arras sont décédés durant la Grande Guerre dont Paul Decludt né à Lens et professeur au collège Saint-Vaast de Béthune. Durant les combats d'Artois, il faut noter le décès d'Henri Carpiaux séminariste natif de Méricourt le 25 septembre 1915 à Hébuterne.



Statue du général Maistre

Nombre de généraux sont issus de familles aristocratiques ou tout au moins aisées, c'est le cas d'Ernest Barbot dont les deux parents étaient des artistes lyriques reconnus internationalement. Mais, le général avait gardé sa simplicité qui le faisait aimer de ses soldats. Selon une anecdote racontée par un vieux Saint-Polois, un jour pendant la guerre, Barbot arpenta les rues de Saint-Pol, en capote de tranchée. Il fut apostrophé par le commandant de Maud'huy, supporta placidement l'algarrade puis le général fit le salut militaire qui fit découvrir ainsi sa manche droite sur laquelle, discrètement, se détachaient les étoiles de son grade à la plus grande confusion du commandant...

Curé « sac au dos », officier proche de leurs troupes, la guerre a permis de rapprocher des positions antagonistes. Certaines fractures françaises s'estompent pendant la guerre. Mais la paix entraîne de nouvelles divisions, Souvenir ou oubli, bellicisme ou pacifisme, l'enjeu des commémorations est d'autant plus aigu que la souffrance a été vive. De nombreux mémoriaux vont être érigés dans le secteur de Notre-Dame de Lorette à la gloire de généraux Paul Maistre, Ernest Barbot ; dans le souvenir de héros sous-lieutenant Jean Léon, aspirant Augustin Leuregans, en mémoire de percées héroïques : mémorial aux morts de la division marocaine, monument aux anciens du 88e RI... Durant les années trente, ce que l'on n'appelle pas encore le « devoir de mémoire » ne se fait pas sans conflit.



Le cimetière de la nécropole
de Notre-Dame de Lorette

Aujourd'hui encore, les 4000 membres de la garde d'honneur de l'Ossuaire de Notre-Dame de Lorette perpétuent le souvenir dans un esprit de fraternité.

Depuis la fin des combats, différents acteurs ont œuvré pour perpétuer le souvenir des combattants d'Artois. En 1927, une garde d'honneur a été instituée pour accueillir et guider les pèlerins, les familles des anciens combattants et tous les visiteurs de la nécropole nationale. Le groupe de Lens date de 1928 et se compose de 220 membres.

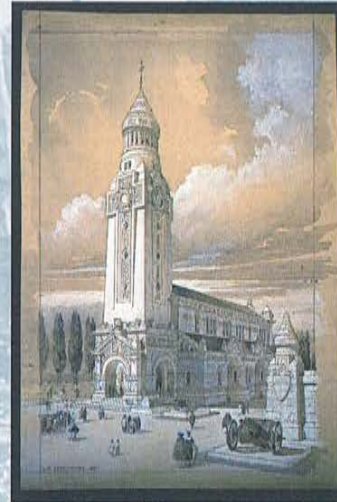


Remerciements aux souscripteurs

À l'initiative de Mgr Julien, évêque d'Arras, et du général Maistre, un mémorial est projeté sur la colline de Notre-Dame de Lorette afin de rendre hommage aux valeureux combattants de 1915. Le 12 septembre 1920, un appel à la souscription publique y est lancé devant 100 000 personnes. Six mois plus tard, l'évêque d'Arras bénit la première pierre de la nouvelle chapelle en présence de nombreuses personnalités. L'architecte Louis-Marie Cordonnier qui réalisera les églises Saint Théodore et Saint Edouard et les grands bureaux (l'actuelle université) de la compagnie des mines de Lens est choisi. Son projet consiste en l'élévation de deux édifices, une grande basilique en remplacement de la chapelle primitive et une tour lanterne au dessus de l'ossuaire principal.



Appel aux souscripteurs pour le monument de Notre Dame de Lorette

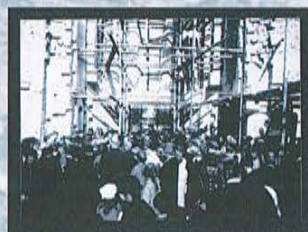


Projet de basilique et de tour lanterne

Le 21 mai 1922, les fondations de cet ossuaire, devant des dizaines de milliers de pèlerins, sont bénies par Mgr Ceretti, nonce apostolique, en présence du Maréchal Foch et de près de 300 personnalités. Le lendemain, le roi d'Angleterre George V rendit une visite mémorable à la nécropole. La tour lanterne, l'un des sept ossuaires de la nécropole, contient les corps de soldats non identifiés. Elle est inaugurée le 2 août 1925 en présence de Paul Painlevé, président du Conseil. Cette tour lanterne, sur une base carrée de 12 mètres de côté, s'élève à 52 mètres, l'éclat de la lumière à son sommet est visible à 70 kilomètres à la ronde. Son armature est en ciment et son parement en pierre de Givet reconstituée. Dans la crypte, les pèlerins peuvent s'incliner devant 32 cercueils de chêne symbolisant les ossements des soldats anonymes qui y reposent. Gravés sur les côtés de la base de l'édifice, trois quatrains ont été composés par Mgr Julien :

*C'est la lampe attentive à garder leur mémoire
Contre la nuit qui tombe, oublieuse, dessus :
Le phare qui s'allume aux rayons de leur gloire
Et met au Ciel de France une étoile de plus.
Ossements qu'animait un fier souffle naguère,
Membres épars, débris sans nom, humain chaos,
Pêle-mêle sacré d'un vaste reliquaire,
Dieu vous reconnaîtra, poussière de héros !
Vous qui passez en pèlerins près de leurs tombes,
Gravissant leur calvaire et ses sanglants chemins ;
Écoutez la clameur qui sort des hécatombes :
Peuples soyez unis ! Hommes soyez humains !*

Le 29 mai 1927 a lieu la bénédiction de la nouvelle chapelle de Notre Dame de Lorette ainsi que l'inauguration du monument à la mémoire du général Maistre alors placé entre la tour lanterne et la basilique. C'est un édifice de style romano-byzantin, décoré de mosaïques par l'artiste Jean Gaudin (auteur des mosaïques de la basilique de Lisieux), de vitraux conçus par Henri Pinta et Charles Lorin et de mobiliers dessinés par Louis Marie Cordonnier lui-même et construit par Edouard Buisine, (les ateliers Buisine ont réalisé le mobilier de l'église Saint Léger).



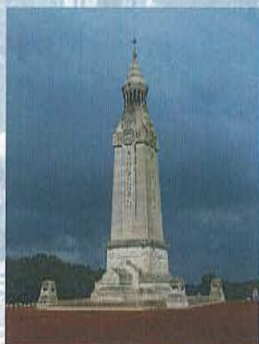
Tour lanterne en construction

Le 11 novembre 2014, le président de la République, M. François Hollande, inaugure l'anneau de la mémoire, mémorial international qui réunit les noms de 580 000 soldats tombés lors de la Grande Guerre sur le sol du Nord et du Pas-de-Calais. Cette œuvre a été conçue par l'architecte M. Philippe Prost. Elle joue du contraste entre des vousoirs en béton et les 500 plaques d'acier qui brillent au soleil. L'ouvrage se déploie sur 328 mètres, dont 60 en surplomb. La mise en lumière du monument a été conçue par M. Yann Toma et 20 programmations différentes se mettent en place à la tombée de la nuit. L'écriture des noms résulte du travail minutieux de M. Pierre di Sciullo qui crée un caractère typographique, dénommé le Lorette, afin de répondre aux contraintes de la lecture en extérieur d'un texte immense composé de noms propres. S'il n'y a que 2 panneaux pour la lettre I, 54 ont été nécessaires pour indiquer tous les noms de soldats commençant par la lettre B. Le terre plein central, de 6500 m² a été conçu par M. David Vincent, paysagiste. Il prévoit un projet de fleurissement évolutif sur quatre ans, le choix des plantes évoquera les coquelicots, bleuets et myosotis blancs symboles des trois principaux belligérants.

Le 30 mai 2015, a été inauguré le centre d'interprétation Lens'14 18 par le ministre des anciens combattants M. Jean-Marc Todeschini qui présidera ensuite une cérémonie devant l'ossuaire de Notre-Dame de Lorette en présence du responsable de la garde d'honneur, M. Alain Michel, du président d'honneur M. Michel Haute et des chefs de groupe. Le bâtiment construit par M. Pierre Louis Faloci est composé de plusieurs cubes de béton. Leur noirceur se place en contraste avec la blancheur de l'actuel centre de la paix. Des jeux d'ombre et de lumière rappellent symboliquement les jets de mitraille. Sur 600 m², le musée explique au moyen de photographies et de vidéos les différentes étapes de la guerre. Ouvert gratuitement, il sert de porte d'entrée à la visite de la nécropole.



L' Anneau de la Mémoire



Ossuaire et la tour lanterne de la nécropole de Notre Dame de Lorette



Gardes d'honneur de Notre Dame de Lorette - Groupe de Lens

Remerciements :

Nous tenons vivement à remercier toutes les personnes et les structures qui nous ont permis de réaliser cette exposition et plus particulièrement :

Les Archives départementales du Pas-de-Calais
 Le Centre Historique Minier de Lewarde
 L'association « Les Amis du Vieil Harnes » et le Musée d'Histoire et d'Archéologie de Harnes
 L'association « Loos sur les traces de la Grande Guerre » et le Musée Alexandre Villedieu de Loos-en-Gohelle
 Le Pays d'Art et d'Histoire de Lens-Liévin
 Monsieur Donald BROWARSKI
 Madame Ginette HAY et l'association Gauheria
 Madame Alice MIGNOTTE et Monsieur Luc MIGNOTTE, gérants de l'abri des visiteurs de Notre-Dame de Lorette
 Monsieur Claude Duhoux
 Monsieur Ulrich König

Exposition réalisée avec le soutien du Conseil départemental du Pas-de-Calais

Crédits photographiques :

Archives départementales du Pas-de-Calais : 1, 4a, 4c, 4d, 5a, 5b, 7c, 8a, 16a, 17c, 19a, 19b, 19c, 20a, 20b, 20c, 20d
 Centre Historique Minier de Lewarde : 3c, 12a, 12b, 12c
 Archives municipales de Lens : 5d, 6a, 6b, 6c, 7a, 10a, 10b, 10c, 11c, 11d, 13a, 13b, 13c, 13d, 13e, 14a, 16b, 17a, 17b
 Journal L'illustration : 4b, 5c, 7b, 8b, 8c, 9c, 14b, 15b, 18a
 Pays d'Art et d'Histoire de Lens-Liévin : 3b
 Photos Christophe Lefevre : 9a, 9b, 11b, 18b, 21a, 21b, 21c